



# Le Saint-Siège

---

CÉLÉBRATION DU DIMANCHE DES RAMEAUX

**HOMÉLIE DU PAPE BENOÎT XVI**

*Place Saint-Pierre*

*XXIV Journée Mondiale de la Jeunesse*

*Dimanche 5 avril 2009*

*Chers frères et sœurs,*

*Chers jeunes,*

Uni à une foule grossissante de pèlerins, Jésus était monté à Jérusalem pour la Pâques. Au cours de la dernière étape de son périple, près de Jéricho, Il avait guéri l'aveugle Barthimée qui, lui demandant pitié, l'avait invoqué comme Fils de David. À présent – étant désormais capable de voir – il s'était avec gratitude mêlé au groupe des pèlerins. Quand, aux portes de Jérusalem, Jésus monte sur un âne - l'animal symbole de la royauté davidique - la joyeuse certitude éclate spontanément au milieu des pèlerins : C'est Lui, le Fils de David ! C'est pourquoi ils saluent Jésus avec l'acclamation messianique : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! », et ils ajoutent : « Béni le Règne qui vient, celui de notre Père David. Hosanna au plus haut des cieux ! » (Mc 11, 9s). Nous ne savons pas précisément comment les pèlerins enthousiastes pouvaient imaginer ce que fut le Règne de David à venir. Mais nous, avons-nous vraiment compris le message de Jésus, Fils de David ? Avons-nous compris ce qu'est le Règne dont Il a parlé au cours de l'interrogatoire devant Pilate ? Comprendons-nous ce que cela signifie que ce Royaume n'est pas de ce monde ? Ou bien désirerions-nous à l'inverse qu'il soit de ce monde ?

Saint Jean, dans son Évangile, après le récit de l'entrée à Jérusalem, rapporte une série de parole de Jésus, à travers lesquelles il explique l'essentiel de ce royaume d'un genre nouveau. Dans une première lecture de ces textes, nous pouvons distinguer trois images du Royaume dans lesquelles, toujours de façon toujours différente, se reflète le même mystère. Jean raconte avant tout que, parmi les pèlerins qui durant la fête « voulaient adorer Dieu », il y avait aussi des Grecs

(cf. 12, 20). Prêtons attention au fait que le véritable but de ces pèlerins était d'adorer Dieu. Ceci correspond parfaitement à ce que Jésus dit à l'occasion de la purification du Temple : « Ma maison s'appellera maison de prière pour toutes les nations » (*Mc 11, 17*). Le véritable but du pèlerinage doit être celui de rencontrer Dieu ; de l'adorer et ainsi de mettre dans l'ordre juste la relation fondamentale de notre existence. Les grecs sont des personnes à la recherche de Dieu ; à travers leur vie, ils sont en chemin vers Dieu. Ainsi, par l'intermédiaire de deux Apôtres de langue grecque, Philippe et André, font-ils parvenir leur demande au Seigneur : « Nous voudrions voir Jésus » (*Jn 12, 21*). Voilà une parole importante ! Chers amis, c'est pour cela que nous nous sommes réunis ici : nous voulons voir Jésus. Dans ce but, l'année dernière, des milliers de jeunes sont allés à Sydney. Certes, il devait y avoir des attentes multiples pour ce pèlerinage. Mais l'objectif essentiel était celui-ci : nous voulons voir Jésus.

À l'égard de cette requête, qu'a dit et fait Jésus alors ? L'Évangile ne laisse pas apparaître clairement si une rencontre entre ces Grecs et Jésus a eu lieu. Le regard de Jésus va bien au-delà. Le cœur de sa réponse à la demande de ces personnes est : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit » (*Jn 12, 24*). Cela signifie : il n'est plus important maintenant qu'ait lieu un dialogue plus ou moins bref avec quelques personnes, qui s'en retourneront ensuite chez elles. Comme grain de blé mort et ressuscité, je viendrai, de façon totalement nouvelle et au-delà des limites du moment présent, à la rencontre du monde des Grecs. Par la Résurrection, Jésus dépasse les limites de l'espace et du temps. Ressuscité, Il est en chemin vers l'étendue du monde et de l'histoire. Oui, ressuscité, il va chez les Grecs et parle avec eux, il se montre à eux de sorte que eux, les lointains, deviennent proches et, dans leur propre langue, dans leur propre culture, sa parole advient sur un mode nouveau et est comprise d'une façon nouvelle – advient son Royaume. Nous pouvons ainsi reconnaître deux caractéristiques essentielles de ce Règne. La première est que ce Royaume s'institue à travers la croix. Puisque Jésus se donne totalement, il peut en tant que ressuscité appartenir à tous et se rendre présent à tous. Dans la Sainte Eucharistie, nous recevons le fruit du grain de blé tombé en terre, la multiplication des pains qui se poursuit jusqu'à la fin du monde dans tous les temps. La seconde caractéristique est celle-ci : sa Royauté est universelle. L'antique espérance d'Israël s'accomplit : la royauté de David ne connaît plus de frontière. Elle s'étend « d'une mer à l'autre » (*Zach 9, 10*). – c'est-à-dire embrasse le monde entier. Cependant, ceci n'est possible que parce qu'elle n'est pas la souveraineté d'un pouvoir politique, mais qu'elle se fonde uniquement sur la libre adhésion de l'amour – un amour qui, pour sa part, répond à l'amour de Jésus Christ qui s'est donné pour tous. Je pense que nous devons apprendre toujours à nouveau les deux choses, surtout l'universalité, la catholicité. Cela signifie que personne ne peut prendre pour l'absolu soi-même, sa culture, son temps et son monde. Cela demande que tous, nous nous accueillons mutuellement, renonçant à une part de ce qui nous est propre. L'universalité inclut le mystère de la Croix – le dépassement de soi-même, l'obéissance à la parole de Jésus qui nous est commune dans l'Église qui nous est commune. L'universalité est toujours un dépassement de soi-même, un renoncement à quelque chose de personnel. L'universalité et la croix vont ensemble. C'est seulement ainsi que la paix se crée.

La parole concernant le grain de blé tombé en terre fait partie de la réponse de Jésus aux Grecs, elle est sa réponse. Toutefois, il formule ensuite une nouvelle fois la loi fondamentale de l'existence humaine : « Celui qui aime sa vie la perd ; celui qui s'en détache en ce monde la garde pour la vie éternelle » (12, 25). C'est-à-dire, qui veut garder sa vie pour lui, vivre seulement pour lui-même, rapporter tout à soi et jouir de toutes les opportunités – c'est proprement lui qui perd la vie. Celle-ci devient ennuyeuse et vide. Ce n'est que dans l'abandon de soi-même, dans le don désintéressé du je en faveur du tu, dans le « oui » à une vie plus grande - celle de Dieu -, que notre vie devient grande et belle. Ce principe fondamental, que le Seigneur établit, est en dernière analyse purement et simplement identique au principe de l'amour. En effet, l'amour signifie : s'abandonner soi-même, se donner, ne pas vouloir se posséder soi-même, mais devenir libre de soi-même : ne pas se replier sur soi – (en pensant) qu'advientra-t-il de moi ? -, mais regarder en avant, vers l'autre – vers Dieu et vers les hommes que Lui m'envoie. Et ce principe de l'amour, qui marque le chemin de l'homme, est encore une fois identique au mystère de la croix, au mystère de mort et de résurrection que nous rencontrons dans le Christ. Chers amis, il est peut-être relativement facile d'accepter cela comme le sens profond de la vie. Dans la réalité concrète, cependant, il ne s'agit pas de simplement reconnaître un principe, mais d'en vivre la vérité, la vérité de la croix et de la résurrection. Et pour cela, à nouveau, une unique et grande résolution ne suffit pas. Il est certainement important, essentiel d'oser poser une fois le grand choix décisif, d'oser le grand « oui » que le Seigneur nous demande à un certain moment de notre vie. Mais le grand « oui » du moment décisif dans notre vie – le « oui » à la vérité que le Seigneur nous propose – doit ensuite être quotidiennement reconquis dans les situations de chaque jour dans lesquels, toujours de nouveau, nous devons abandonner notre moi, nous mettre à disposition, quand au fond nous voudrions à l'inverse nous accrocher à notre moi. Le renoncement, le sacrifice font aussi partie d'une vie droite. Qui promet une vie sans ce don de soi-même toujours renouvelé, trompe les gens. Il n'existe pas de vie réussie sans sacrifice. Si je jette un regard rétrospectif sur ma vie personnelle, je dois dire que ce sont précisément les moments où j'ai dit « oui » à un renoncement, qui ont été les moments importants et décisifs de ma vie.

Enfin, saint Jean a accueilli dans l'écho qu'il donne des paroles du Seigneur pour le « Dimanche des Rameaux », une forme modifiée de la prière de Jésus dans le jardin des oliviers. Il y a avant tout l'affirmation : « Mon âme est bouleversée » (*Jn* 12, 27). L'effroi de Jésus apparaît ici, souligné fortement par les autres évangélistes – son effroi devant le pouvoir de la mort, devant tout l'abîme du mal qu'Il voit et dans lequel il doit descendre. Le Seigneur souffre nos angoisses avec nous, il nous accompagne à travers l'ultime angoisse jusqu'à la lumière. Puis viennent en saint Jean, les deux demandes de Jésus. La première, exprimée seulement au conditionnel : « Que puis-je dire ? Dirai-je ? : Père, délivre-moi de cette heure ? » (*Jn* 12, 27). En tant qu'être humain, Jésus aussi se sent poussé à demander que lui soit épargnée la terreur de la Passion. Nous aussi pouvons prier ainsi. Nous aussi, nous pouvons nous plaindre au Seigneur comme Job le fit, lui présenter toutes les demandes qui, face à l'injustice du monde et au trouble de notre propre moi, surgissent en nous. Devant Lui nous ne devons pas nous réfugier dans des phrases pieuses, dans un monde factice. Prier signifie toujours aussi lutter avec Dieu, et comme Jacob nous pouvons lui dire : « Je

ne te lâcherai que si tu me bénis » (*Gn 32, 27*). Mais vient ensuite la seconde demande de Jésus : « Glorifie ton nom ! » (*Jn 12, 28*). Dans les synoptiques, cette demande résonne ainsi : « Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne » (*Lc 22, 42*). En définitive, la gloire de Dieu, sa seigneurie, sa volonté sont toujours plus importantes et plus vraies que mes pensées et que ma volonté. C'est là l'essentiel dans notre prière et dans notre vie : apprendre cet ordre juste de la réalité, l'accepter profondément ; faire confiance à Dieu et croire qu'Il fait la chose juste ; que sa volonté est la vérité et l'amour ; que ma vie devient bonne si j'apprends à adhérer à cet ordre. Vie, mort et résurrection de Jésus sont pour nous la garantie que nous pouvons véritablement nous fier à Dieu. Et c'est de cette façon que se réalise son royaume.

Chers amis, au terme de cette liturgie, les jeunes venus d'Australie remettront la Croix de la Journée Mondiale de la Jeunesse à leurs homologues venus d'Espagne. La Croix est en chemin d'un côté du monde à l'autre, d'une mer à une autre. Et nous, nous l'accompagnons. Nous progressons avec elle sur la route qu'elle trace et nous trouvons ainsi notre route. Quand nous touchons la Croix, ou plutôt, quand nous la portons, nous touchons le mystère de Dieu, le mystère de Jésus Christ. Ce mystère est que Dieu a tant aimé le monde – nous – qu'il a donné son Fils unique pour nous (cf. *Jn 3, 16*). Nous touchons le mystère merveilleux de l'amour de Dieu, l'unique vérité authentiquement rédemptrice. Mais nous touchons aussi la loi fondamentale, la norme constitutive de notre vie, c'est-à-dire le fait que sans le « oui » à la Croix, sans le cheminement en communion avec le Christ jour après jour, la vie ne peut aboutir. Plus nous sommes capables de quelques renoncements, par amour de la grande vérité et du grand amour – par amour de la vérité et par amour de Dieu –, plus grande et plus riche est notre vie. Qui veut garder sa vie pour soi-même, la perd. Qui donne sa vie – quotidiennement dans les petits gestes, qui sont constitutifs de la grande décision –, celui-ci la trouvera. C'est là la vérité exigeante, mais aussi profondément belle et libératrice, dans laquelle nous voulons pas à pas entrer au cours de ce parcours de la Croix d'un continent à l'autre. Que le Seigneur daigne bénir ce chemin ! Amen.

© Copyright 2009 - Libreria Editrice Vaticana